**Synthèse des textes et chansons**

**Novembre 2023**

**Thème : La ville**

**La poésie est partout, encore faut-il savoir la trouver !**

*PC*

**Pierre C**

**RERB B**

Huit heures du matin

Le quai est plein

On rame vers les wagons chauds

Massy-Palaiseau

Le rame est bondée

Comme des sardines serrées

Pas un seul bruit

Antony

Pas un chuchotement

Pas un crissement

De pages tournées

De papiers froissées

Les écrans aliénant règnent

Bourg-La-Reine

Silence pesant

Silence insolent

Silence serrures

Prisons hauts murs

Mille petites cellule-îlots

Denfert-Rochereau

Derrière des cloisons de verre

Les prisonniers volontaires

S’échappent et détalent

Châtelet-Les Halles

Au fil des stations

Jusqu’à ce que ce postillon

Ver de terre mécanique

Crachant des arcs électriques

Ne soit plus une geôle

Aéroport Charles de Gaulle

Une perfusion de sueur

D’une journée de labeur

Ranime ce ver qui luit

Prémices de la nuit

Il file et s’emballe

Châtelet-Les Halles

Il s’enfuit vers son oméga

Qui n’est autre que son alpha

Tirant toutes ces rames

Saint Michel – Notre Dame

Vingt heures du soir

Il fonce dans le noir

Résonne dans les tunnels

Vers des lumières sentinelles

Tel un intersidéral vaisseau

Denfert-Rochereau

Le wagon est bondé

Comme des sardines serrées

De gare en gare

Pas un seul regard

Pas un seul mot

Massy-Palaiseau

Silence complet

Tout le monde est muet

Sur une autre planète

Ecouteurs oreillettes

Jusqu’à la dernière nébuleuse

St Remy-lès-Chevreuse

Terminus

Tout le monde descend

 Novembre 2023

**Une journée à Paris**

Dès potron-minet

Les réverbères s’éteignent - Bonjour

Pour se faire une beauté

La ville lave ses trottoirs, ses rues, ses caniveaux

Des restes de la veille et de la nuit

Sous une bonne douche, à grandes eaux

Dans un balai de balayeuses mécaniques

Et de balayeurs à pieds

L’odeur du bitume mouillé

Appelle le café et le croisant beurre

Du petit matin

Au bistrot du coin

Au bout du comptoir

Les journaux du jour

Dans leur baguette de bois

Sont feuilleté par les piliers

Du petit ballon de blanc sec

A côté des cacahuètes

Dans la rue

Les cris des enfants

Font des ricochets sur les façades

Sautent d’immeubles en immeubles

Et coulent à l’entrée de l’école

Ils sont accompagnés

Par les klaxons des voitures

Des chauffards échauffés

Et des camions qui approvisionnent

Les magasins qui attendent leurs provisions

A midi

Les restos aux discours feutrés

Les bistros au verbe haut

Font le plein

Les serveurs en costume strict

Noir et blanc, service oblige

Les bistrotiers les manches retroussées

Et la serviette sur l’avant-bras

Courent entre les cuisines et la salle

Et une andouillette grillée pour la 5

L’après-midi

Sous le pont Mirabeau

Et sous tous les ponts de Paris

La Seine se la coule douce

Sur ses quais flânent les flâneurs

S’enflamment les amoureux des bancs publics

Et dorment les dormeurs sans toit ni émoi

Au crépuscule

Les restos aux discours toujours feutrés

Les bistros au verbe toujours haut

Sont à nouveau pleins

Les serveurs en costume strict

Noir et blanc, service oblige

Les bistrotiers les manches retroussées

Et la serviette sur l’avant-bras

Courent entre les cuisines et la salle

Et l’andouillette grillée de la 5, elle vient…

Avec la lune

Comme un i sur la tour Eiffel

Les réverbères s’allument - Bonsoir

Les restos, les bistrots, les rues se vident

Les cris des enfants

Sont rangés dans le coffre à jouets

Ils font place

A ceux des compères éméchés en goguette

Qui chante

« Les bourgeois plus ça devient vieux, plus ça devient c… »

Ça raisonne de partout

Avant que le silence s’installe

Pour quelques instants

Et que dès potron-minet

Les réverbères s’éteignent - Bonjour

 Novembre 2023

**Pierre H**

**Le flirt d’une hirondelle en ville**

Le flirt d’une hirondelle en ville

Sur le toit d’un gratte-ciel,

Une jeune et pure hirondelle,

Fit halte à côté d’un pigeon,

Qui l’interpela sans façon :

« Bienvenue mademoiselle !

Ça te branche un tour des ruelles,

En glanant frites et croûtons,

Aux terrasses des bars mignons ? ».

D’un ramage des plus jobards,

Elle dit oui au gaillard,

Qui lui indiquait les pépins,

Tout au long du périple urbain :

« Feu vert devant, gare aux chauffards !

Manif’ en vue, gare aux pétards !

Square à gauche, gare aux chiens !

Rails au milieu, gare aux trains ! ».

Après un dîner aux poubelles,

Elle avait comme un coup dans l’aile,

Sous le charme du polisson,

Qui reprit sa séduction :

« Maintenant, place au jeu, ma belle !

Ça te botte un plaisir charnel,

En fientant d’un grand balcon,

Sur les malchanceux piétons ? ».

Moult excès en ville plus tard,

Elle en émigra par devoir,

Malgré l’amour du galopin,

Qui roucoula jusqu’à la fin :

« Ça t’a plu la vie de loubard ?

Dans ce cas, ma tendre, au revoir !

Rendez-vous au printemps prochain,

Pour un autre flirt citadin ! »

**Ville plus voiture égale chaos**

A la ville,

Tous ces gens,

Au volant,

M’horripilent.

Le papy indécrottable en tacot,

Qui fume autant que sa pipe aux chicots.

L’ado boutonneux en auto-école,

Qui cale encor comme une carriole.

La famille nombreuse en monospace,

Qui se gare au milieu de deux places.

Le gros m’as-tu-vu en cabriolet,

Qui met sa musique à fond sans arrêt.

A la ville,

Tous ces gens,

Au volant,

M’horripilent.

Le pilote refoulé en taxi,

Qui slalome en se croyant tout permis.

L’affreux livreur de pizzas en scooter,

Qui grille tous les feux pour être à l’heure.

L’emmerdeur lourd en camion-poubelle,

Qui traîne exprès en bloquant les venelles.

Le rosbif riche en modèle ancien,

Qui roule à gauche en forçant le chemin.

A la ville,

Tous ces gens,

Au volant,

M’horripilent.

Le flic pour le moins ripou en moto,

Qui met sa sirène pour l’apéro.

Le bobo en trottinette électrique,

Qui prend les sens interdis d’un air chic.

L’homme d’affaires cocu en berline,

Qui colle au cul de la gent féminine.

Et les autres en voitures lambda,

Qui comme moi klaxonnent à tout va.

**La ville du bon côté**

J’habite une grande ville,

Et non, tout n’est pas si vil.

Les gens ne sont pas commodes,

Mais sont fringués à la mode.

Les magasins sont des bazars,

Mais sont ouverts jusqu’à très tard.

Le métro est H.S. d’emblée,

Mais a le mérite d’exister.

Les restaurants sont des bouis-bouis,

Mais sont aux couleurs de plus d’un pays.

J’habite une grande ville,

Et non, tout n’est pas si vil.

La vie est deux fois plus chère,

Mais est mise en lumière.

Le silence est aux oubliettes,

Mais fait place nette à la fête.

La pollution est un enfer,

Mais justifie les week-ends au vert.

Les cinémas étouffent la verdure,

Mais, au dedans, respirent la culture.

Donc je vous dis à tantôt,

Dans mon petit studio.

**Le crépuscule du matin**

**Charles Baudelaire**

La diane chantait dans les cours des casernes,

Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants

Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;

Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,

La lampe sur le jour fait une tache rouge ;

Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,

Imite les combats de la lampe et du jour.

Comme un visage en pleurs que les brises essuient,

L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,

Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.

Les femmes de plaisir, la paupière livide,

Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;

Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,

Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.

C'était l'heure où parmi le froid et la lésine

S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;

Comme un sanglot coupé par un sang écumeux

Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;

Une mer de brouillards baignait les édifices,

Et les agonisants dans le fond des hospices

Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.

Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte

S'avançait lentement sur la Seine déserte,

Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,

Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

**Il est cinq heures**

*Jacques Dutronc*

[*https://www.youtube.com/watch?v=mLB5DGLdydE*](https://www.youtube.com/watch?v=mLB5DGLdydE)

Je suis l'dauphin d'la place Dauphine
Et la place Blanche a mauvaise mine
Les camions sont pleins de lait
Les balayeurs sont pleins d'balais

Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille

Les travestis vont se raser
Les stripteaseuses sont rhabillées
Les traversins sont écrasés
Les amoureux sont fatigués

Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille

Le café est dans les tasses
Les cafés nettoient leurs glaces
Et sur le boulevard Montparnasse
La gare n'est plus qu'une carcasse

Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille

Les banlieusards sont dans les gares
A la Villette on tranche le lard
Paris by night , regagne les cars
Les boulangers font les bâtards

Il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille

La tour Eiffel a froid aux pieds
L'arc de triomphe est ranimé
Et l'Obélisque est bien dressé
Entre la nuit et la journée

il est cinq heures
Paris s'éveille
Paris s'éveille

Les journaux sont imprimés
Les ouvriers sont déprimés
Les gens se lèvent, ils sont brimés
C'est l'heure où je vais me coucher

Il est cinq heures
Paris se lève
Il est cinq heures
Je n'ai pas sommeil

**Les embouteillages**

*San Severino*

[*https://www.youtube.com/watch?v=nuQTYt1ZuV4*](https://www.youtube.com/watch?v=nuQTYt1ZuV4)

On est un peu jaloux qu’ils arrivent avant nous
Mais on les laisse passer, dans les embouteillages
Quand les motards te font merci avec les pieds, merci avec les pieds
Ce ne sont pas des êtres humains, mais une espèce de martien-terrien
Ils ne connaissent pas la langue des mains
Il faut les voir foncer libres comme l’air
Heureux comme des goélands, ils ont l’air épanoui
Un casque sur la tête et à leurs mains des gants
Ils font tout sur leur moto mais la seule chose qu’ils ne pourront pas
C’est dormir en roulant sinon le drap s’envolera
Tu comprends

Dans les embouteillages, tu penses autant au temps qu’au temps
Où tu n’auras plus d’ongles et où tu te mangeras les dents
Les Harley à crédit, les Japonaises débridées
Passent entres les camions citernes et les 4L de pompiers

Les filles sont en voiture
Contrairement aux motards qui eux sont à moto
Bien qu’il y aient des filles à moto
Mais sous leurs cuirs,
On ne les voient pas bien, on ne voit pas leurs seins
Surtout que sous un casque, on peut pas deviner
Si c’est un vieux hippy, un vieux skinhead ou une pure beauté
Si par hasard, dans un embouteillage
Tu croises la femme de ta vie
Mais assis à côté d’elle, il y a déjà un petit mari barbu mais gentil
Remballe ton sourire de veau, tourne la tête pour ne pas avoir l’air idiot
Fait semblant de réparer ta radio, de redresser ton rétro
Remballe ton sourire de veau, tourne la tête pour ne pas avoir l’air idiot
Fait semblant de réparer ta radio, de redresser ton rétro

Dans les embouteillages, tu penses autant au temps qu’au temps
Où tu n’auras plus d’ongles et où tu te mangeras les dents
Les Harley à crédit, les Japonaises débridées
Passent entres les camions citernes et les 4L
Dans les embouteillages, tu penses autant au temps qu’au temps
Où tu n’auras plus d’ongles et où tu te mangeras les dents
Les Harley à crédit, les Japonaises débridées
Passent entres les camions citernes et les 4L de pompiers

Quand les filles se maquillent dans les rétroviseurs
Moi j’ai même pas peur qu’elles oublient de freiner
Les routiers, du haut de leurs cabines
Les traitent de femmes au volant
Mais en secret, il aimeraient bien les emmener

Amoureux des sirènes
Les ambulanciers sont les marins des départementales
Salauds de séducteurs
Ils ont une infirmière dans chaque hôpital
Ils collectionnent les filles, multiplient les aventures
Et leur spécialité c’est l’amour en voiture
Sais-tu qu’il y a des infirmiers qui soignent les blessés
En leurs mettant des disques et des cassettes
La musicothérapie au service de la fracture ouverte
Pour un lumbago, Nougaro ou bien Django
Une jambe cassée, AC/DC et c’est soigné

Dans les embouteillages, tu penses autant au temps qu’au temps
Où tu n’auras plus d’ongles et où tu te mangeras les dents
Les Harley à crédit, les Japonaises débridées
Passent entres les camions citernes et les 4L
Dans les embouteillages, tu penses autant au temps qu’au temps
Où tu n’auras plus d’ongles et où tu te mangeras les dents
Les Harley à crédit, les Japonaises débridées
Passent entres les camions citernes et les 4L de pompiers

**Quand on arrive en ville**

*Michel Berger – Starmania – Chanté par Daniel Ballavoine*

[*https://www.youtube.com/watch?v=iVRVy0Ae56s*](https://www.youtube.com/watch?v=iVRVy0Ae56s)

Quand tout l'monde dort tranquille
Dans les banlieues dortoirs
C'est l'heure où les zonards
Descendre sur la ville
Qui est-ce qui viole les filles
Le soir dans les parkings
Qui met l'feu aux buildings
C'est toujours les zonards
Alors c'est la panique sur les boul'vards
Quand on arrive en ville

Quand on arrive en ville
Tout l'monde change de trottoir
On n'a pas l'air viril
Mais on fait peur à voir
Des gars qui se maquillent
Ça fait rire les passants
Mais quand ils voient du sang
Sur nos lames de rasoir
Ça fait comme un éclair dans le brouillard
Quand on arrive en ville

[Refrain]
Nous, tout c'qu'on veut
C'est être heureux
Être heureux avant d'être vieux
On n'a pas l'temps d'attendre d'avoir trente ans
Nous, tout c'qu'on veut
C'est être heureux
Être heureux avant d'être vieux
On prend tout c'qu'on peut prendre en attendant

Quand on arrive en ville
On arrive de nulle part
On vit sans domicile
On dort dans des hangars
Le jour on est tranquille,
On passe incognito
Le soir on change de peau
Et on frappe au hasard
Alors préparez-vous pour la bagarre
Quand on arrive en ville

Quand la ville souterraine
Est plongée dans le noir
Les gens qui s'y promènent
Ressortent sur des brancards
On agit sans mobile
Ça vous paraît bizarre
C'est p't-être qu'on est débiles
C'est p't-être par désespoir
Du moins, c'est ce que disent les journaux du soir
Quand on arrive en ville

Nous, tout c'qu'on veut
C'est être heureux
Être heureux avant d'être vieux
On n'a pas l'temps d'attendre d'avoir trente ans
Nous tout c'qu'on veut
C'est être heureux
Etre heureux avant d'être vieux
On prend tout c'qu'on peut prendre en attendant

Quand viendra l'an 2000
On aura 40 ans
Si on n'vit pas maint'nant
Demain il s'ra trop tard
Qu'est-ce qu'on va faire ce soir
On va p't-être tout casser
Si vous allez danser
Ne rentrez pas trop tard
De peur qu'on égratigne vos jaguars

Préparez-vous pour la bagarre
C'est la panique sur les boul'vards
Quand on arrive en ville

**Chanson de la Seine**

Jacques Prévert

La Seine a de la chance
Elle n’a pas de soucis
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit
Et elle sort de sa source
Tout doucement sans bruit
Et sans se faire de mousse
Sans sortir de son lit
Elle s’en va vers la mer
En passant par Paris
La Seine a de la chance
Elle n’a pas de soucis
Et quand elle se promène
Tout le long de ses quais
Avec sa belle robe verte
Et ses lumières dorées
Notre-Dame jalouse
Immobile et sévère
Du haut de toutes ses pierres
La regarde de travers
Mais la Seine s’en balance
Elle n’a pas de soucis
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit
Et s’en va vers le Havre
Et s’en va vers la mer
En passant comme un rêve
Au milieu des mystères
Des misères de Paris.

**J’ai une maison pleine de fenêtres**

*Anne Sylvestre*

J’ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et des portes aussi, faut le reconnaître
Et des portes aussi, il faut bien sortir

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et un escalier qui grimpe, qui grimpe
Et un escalier qui fait mal aux pieds

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et un ascenseur qui est toujours en panne
Et un ascenseur qui fait mal au cœur

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et des habitants qui grognent, qui grognent
Et des habitants qui n'ont pas le temps

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long
Et puis moi ça va, je saute, je saute
Et puis moi ça va, je ne m'en fais pas

J'ai une maison pleine de fenêtres
Pleine de fenêtres en large et en long.

Et des portes aussi

Faut le reconnaître

Et des portes aussi

Il faut bien sortir.

Et un escalier

Qui grimpe qui grimpe

Et un escalier

Qui fait mal aux pieds.

Et un ascenseur

Qui est toujours en panne

Et un ascenseur

Qui fait mal au cœur.

Et des habitants

Qui grognent qui grognent

Et des habitants

Qui n’ont pas le temps.

Et puis moi ça va

Je saute je saute

Et puis moi ça va

Je ne m’en fais pas.

**Vendémiaire**

*Guillaume Apollinaire – Alcool*

Hommes de l’avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l’époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
De ma gloire attendaient la vendange de l’aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres
En rentrant à Auteuil j’entendis une voix
Qui chantait gravement se taisant quelquefois
Pour que parvint aussi sur les bords de la Seine
La plainte d’autres voix limpides et lointaines

Et j’écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
Qu’éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J’ai soif villes de France et d’Europe et du monde
Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris
Vendangeait le raisin le plus doux de la terre
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes
Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants

Ces grappes de nos sens qu’enfanta le soleil
Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille
Nous t’apportons tous les cerveaux les cimetières les murailles
Ces berceaux pleins de cris que tu n’entendras pas
Et d’amont en aval nos pensées ô rivières
Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées
Aux doigts allongés nos mains les clochers
Et nous t’apportons aussi cette souple raison
Que le mystère clôt comme une porte la maison
Ce mystère courtois de la galanterie
Ce mystère fatal d’une autre vie
Double raison qui est au-delà de la beauté
Et que la Grèce n’a pas connue ni l’Orient
Double raison de la Bretagne où lame à lame
L’océan châtre peu à peu l’ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaîment

Ô Paris nous voici boissons vivantes

Les viriles cités où dégoisent et chantent
Les métalliques saints de nos saintes usines
Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées
Comme fit autrefois l’Ixion mécanique
Et nos mains innombrables
Usines manufactures fabriques mains
Où les ouvriers nus semblables à nos doigts
Fabriquent du réel à tant par heure
Nous te donnons tous cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvière
Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère toi Paris avec les divines paroles
Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent
Toujours le même culte de sa mort renaissant
Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang
Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur
Un enfant regarde les fenêtres s’ouvrir
Et des grappes de têtes à d’ivres oiseaux s’offrir

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore
Qui fixes notre humeur selon ta destinée
Et toi qui te retires Méditerranée
Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties
Ces très hautes amours et leur danse orpheline
Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un râle infini qui venait de Sicile
Signifiait en battement d’ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés
Et ces grappes de morts dont les grains allongés
Ont la saveur du sang de la terre et du sel
Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel
Obscurci de nuées faméliques
Que caresse Ixion le créateur oblique
Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d’Afrique
Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille
L’avenir et la vie dans ces treilles s’ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes
Il trompa les marins qu’aimaient ces oiseaux-là
Il ne tournera plus sur l’écueil de Scylla
Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face
Visages de la chair de l’onde de tout
Ce que l’on peut imaginer
Vous n’êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives
Et les noyés flottant sur son onde nouvelle
Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives

Elles dirent adieu au gouffre et à l’écueil
À leurs pâles époux couchés sur les terrasses
Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil
Les suivirent dans l’onde où s’enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte d’yeux ouverts
Errer au site où l’hydre a sifflé cet hiver
Et j’entendis soudain ta voix impérieuse
Ô Rome
Maudire d’un seul coup mes anciennes pensées
Et le ciel où l’amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l’arbre de la croix
Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican
Macèrent dans le vin que je t’offre et qui a
La saveur du sang pur de celui qui connaît
Une autre liberté végétale dont tu
Ne sais pas que c’est elle la suprême vertu

Une couronne de trirègne est tombée sur les dalles
Les hiérarques la foulent sous leurs sandales
Ô splendeur démocratique qui pâlit
Vienne la nuit royale où l’on tuera les bêtes
La louve avec l’agneau l’aigle avec la colombe
Une foule de rois ennemis et cruels
Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle
Sortiront de la terre et viendront dans les airs
Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence
C’est l’Europe qui prie nuit et jour à Coblence
Et moi qui m’attardais sur le quai à Auteuil
Quand les heures tombaient parfois comme les feuilles
Du cep lorsqu’il est temps j’entendis la prière
Qui joignait la limpidité de ces rivières

Ô Paris le vin de ton pays est meilleur que celui
Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord

Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible
Mes grappes d’hommes forts saignent dans le pressoir
Tu boiras à longs traits tout le sang de l’Europe
Parce que tu es beau et que seul tu es noble
Parce que c’est dans toi que Dieu peut devenir
Et tous mes vignerons dans ces belles maisons
Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux
Dans ces belles maisons nettement blanches et noires
Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire
Mais nous liquides mains jointes pour la prière
Nous menons vers le sel les eaux aventurières
Et la ville entre nous comme entre des ciseaux
Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux
Dont quelque sifflement lointain parfois s’élance
Troublant dans leur sommeil les filles de Coblence

Les villes répondaient maintenant par centaines
Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines
Et Trèves la ville ancienne
À leur voix mêlait la sienne

L’univers tout entier concentré dans ce vin
Qui contentait les mers les animaux les plantes
Les cités les destins et les astres qui chantent
Les hommes à genoux sur la rive du ciel
Et le docile fer notre bon compagnon
Le feu qu’il faut aimer comme on s’aime soi-même
Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front
L’éclair qui luit ainsi qu’une pensée naissante
Tous les noms six par six les nombres un à un
Des kilos de papier tordus comme des flammes
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements
Les bons vers immortels qui s’ennuient patiemment
Des armées rangées en bataille
Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres
Au bord des yeux de celle que j’aime tant
Les fleurs qui s’écrient hors de bouches
Et tout ce que je ne sais pas dire
Tout ce que je ne connaîtrai jamais
Tout cela tout cela changé en ce vin pur

Dont Paris avait soif
Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles
Végétation Accouplements musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Mondes qui vous ressemblez et qui nous ressemblez
je vous ai bu et ne fus pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l’univers

Je suis ivre d’avoir bu tout l’univers
Sur le quai d’où je voyais l’onde couler et dormir les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris
Et je boirai encore s’il me plaît l’univers

Écoutez mes chants d’universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s’achevait lentement
Les feux rouges des ponts s’éteignaient dans la Seine
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

**L’école**

*Jacques Chapentreau*

Dans notre ville, il y a
Des tours, des maisons par milliers,
Du béton, des blocs, des quartiers,
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans mon quartier, il y a
Des boulevards, des avenues,
Des places, des ronds-points, des rues
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans notre rue, il y a
Des autos, des gens qui s'affolent,
Un grand magasin, une école,
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans cette école, il y a
Des oiseaux chantant tout le jour
Dans les marronniers de la cour.
Mon cœur, mon cœur, mon cœur qui bat
Est là.

**Soleil Couchant**

*Théophile Gautier*

En passant sur le pont de la Tournelle, un soir,
Je me suis arrêté quelques instants pour voir
Le soleil se coucher derrière Notre-Dame.
Un nuage splendide à l’horizon de flamme,
Tel qu’un oiseau géant qui va prendre l’essor,
D’un bout du ciel à l’autre ouvrait ses ailes d’or,
- Et c’était des clartés à baisser la paupière.
Les tours au front orné de dentelles de pierre,
Le drapeau que le vent fouette, les minarets
Qui s’élèvent pareils aux sapins des forêts,
Les pignons tailladés que surmontent des anges
Aux corps roides et longs, aux figures étranges,
D’un fond clair ressortaient en noir ; l’Archevêché,
Comme au pied de sa mère un jeune enfant couché,
Se dessinait au pied de l’église, dont l’ombre
S’allongeait à l’entour mystérieuse et sombre.
- Plus loin, un rayon rouge allumait les carreaux
D’une maison du quai ; – l’air était doux ; les eaux
Se plaignaient contre l’arche à doux bruit, et la vague
De la vieille cité berçait l’image vague ;
Et moi, je regardais toujours, ne songeant pas
Que la nuit étoilée arrivait à grands pas.

**Les pavés de Paris**

*Francis Combes*

Les pavés de Paris Où se sont en allés les pavés de Paris ?

Sur les grands boulevards, aux places, aux carrefours

Les pavés de Paris se cachent sous l'asphalte

Pavés bleus, pavés gris, pavés gorge-de-pigeon

Les pavés de Paris se cachent dans Paris

Où sont-ils donc partis les pavés bleus et gris ?

Ont-ils perdu le goût déjà des rebellions

L'alphabet des orages, la joie des embellies

Se sont-ils noyés dans la nuit du goudron ?

Porte de la Villette, tout près des abattoirs

Aujourd'hui oubliés, Place de la Bastille

Porte des Lilas et en mille autres endroits

Sous l'asphalte effacée

L'écaille de leur dos puissant et bosselé

Refait encore surface.

Lézard à la peau bleue qui se chauffe au soleil

(On dit qu'au Sahara sa morsure est mortelle)

Il pourrait - croyez-moi - demain se réveiller.

**Côté Chansons**

**Hubert**

**Juste quelques flocons qui tombent**

*Antoine*

[*https://www.youtube.com/watch?v=MIMDLkJs0TQ*](https://www.youtube.com/watch?v=MIMDLkJs0TQ)

Juste quelques flocons qui tombent
Sur les dernières traces de pas
Depuis plusieurs jours la ville est morte
Les seuls vivants c’est toi et moi

Juste quelques flocons qui tombent
Tard dans une rue du Marais
La rue est blanche, la rue m’inonde
Tu es si douce à mon côté

Juste quelques flocons qui tombent
Je ne sais pas ceux qui les ont tués
Ils avaient si peur de leurs bombes
C’est autre chose qui est arrivé

Juste quelques flocons qui tombent
Nous vivrons bien sans eux au fond
Ils étaient si fiers de leur monde
Ils l’ont cassé en poussant sur un bouton

Juste quelques flocons qui tombent
Je t’aimerai mais nous serons prudents
Pour ne pas refaire un monde
Adam et Eve ont raté le précédent

**San Francisco**

*Maxime Leforestier*

[*https://www.youtube.com/watch?v=9-XkBwoiAog*](https://www.youtube.com/watch?v=9-XkBwoiAog)

C’est une maison bleue
Adossée à la colline
On y vient à pied, on ne frappe pas
Ceux qui vivent là, ont jeté la clé
On se retrouve ensemble
Après des années de route
Et l’on vient s’asseoir autour du repas
Tout le monde est là, à cinq heures du soir
San Francisco s’embrume
San Francisco s’allume
San Francisco, où êtes-vous
Liza et Luc, Sylvia, attendez-moi

Nageant dans le brouillard
Enlacés, roulant dans l’herbe
On écoutera Tom à la guitare
Phil à la kena, jusqu’à la nuit noire
Un autre arrivera
Pour nous dire des nouvelles
D’un qui reviendra dans un an ou deux
Puisqu’il est heureux, on s’endormira
San Francisco se lève
San Francisco se lève
San Francisco! où êtes-vous
Liza et Luc, Sylvia, attendez-moi

C’est une maison bleue
Accrochée à ma mémoire
On y vient à pied, on ne frappe pas
Ceux qui vivent là, ont jeté la clef
Peuplée de cheveux longs
De grands lits et de musique
Peuplée de lumière, et peuplée de fous
Elle sera dernière à rester debout
Si San Francisco s’effondre
Si San Francisco s’effondre
San Francisco! Où êtes-vous
Liza et Luc, Sylvia, attendez-moi

**Göttingen**

*Barbara*

[*https://www.youtube.com/watch?v=s9b6E4MnCWk*](https://www.youtube.com/watch?v=s9b6E4MnCWk)

**Bien sûr, ce n'est pas la Seine,
Ce n'est pas le bois de Vincennes,
Mais c'est bien joli tout de même,
A Göttingen, à Göttingen.**

**Pas de quais et pas de rengaines
Qui se lamentent et qui se traînent,
Mais l'amour y fleurit quand même,
A Göttingen, à Göttingen.**

**Ils savent mieux que nous, je pense,
L'histoire de nos rois de France,
Herman, Peter, Helga et Hans,
A Göttingen.**

**Et que personne ne s'offense,
Mais les contes de notre enfance,
"Il était une fois" commence
A Göttingen.**

**Bien sur nous, nous avons la Seine
Et puis notre bois de Vincennes,
Mais Dieu que les roses sont belles
A Göttingen, à Göttingen.**

**Nous, nous avons nos matins blêmes
Et l’âme grise de Verlaine,
Eux c'est la mélancolie même,
A Göttingen, à Göttingen.**

**Quand ils ne savent rien nous dire,
Ils restent la, à nous sourire
Mais nous les comprenons quand même,
Les enfants blonds de Göttingen.**

**Et tant pis pour ceux qui s'étonnent
Et que les autres me pardonnent,
Mais les enfants se sont les mêmes,
A Paris ou à Göttingen.**

**O faites que jamais ne revienne
Le temps du sang et de la haine
Car il y a des gens que j'aime,
A Göttingen, à Göttingen.**

**Et lorsque sonnerait l'alarme,
S'il fallait reprendre les armes,
Mon cœur verserait une larme
Pour Göttingen, pour Göttingen.**

**Mais c'est bien joli tout de même,
A Göttingen, à Göttingen.**

**Et lorsque sonnerait l'alarme,
S'il fallait reprendre les armes,
Mon cœur verserait une larme
Pour Göttingen, pour Göttingen.**

**Christian**

**Ville**

On a chanté Paris sur Seine
Le pont Mirabeau, le pont neuf
Notre-Dame dont on fut veuf
Cette ville est toujours la reine

La tour Eiffel le sacré Cœur
Les Champs Élysées, la Concorde
Aux quai de Bercy on aborde
Ca c’est Paris qu’on braille en chœur

Que de choses à admirer
Que touristes et Parisiens
À qui cette ville appartient
Quand on n’a pas à travailler

Mais Paris c’est bien autre chose
C’est par milliers dans le métro
Tassés comme dans un étau
Que cette foule se compose

C’est aussi un air polluéPar les usines aux cheminées
Les voitures embouteillées
Et que chacun doit respirer

Tout n’est pas rose au quotidien
Quand il faut se lever matin
Que le travail met le grappin
Pour gagner un pauvre butin

Est-ce que la vie est vraiment là ?
Dans cette atmosphère agitée
Ou chacun reste replié
Ce serait un triste karma

C’est sans doute dans les campagnesAu milieu des bois et des champs
Qu’on est de sa vie l’artisan
À la mer ou à la montagne

Dans les villes les paysans
Ont bien été déracinés

Les citadins font l'opposé
Revenir au pays d’antan
Ce sont les révolutions vertes
Qui les ont jetés dans les villes
Tous ces paysans en péril
Tristes ayant perdu leur terre

Ils ont travaillé en usineC’était ça ou bien le chômage
Mais hélas ce fut un naufrageC’est pas le sort qu’on imagine

Ainsi les campagnes revivent
Les urbains choisissent le calme
S’éloignant du bruit et des drames
Avec un jardin qu’ils cultivent

**Paris Jadis**

*Jean René Caussimon*

[*https://www.youtube.com/watch?v=94oze9vQjRc*](https://www.youtube.com/watch?v=94oze9vQjRc)

Dans l’ Paris des républiques
L’accordéon nostalgique
A semé bien des musiques
Dont il reste des échos

Dans nos cœurs, y a des rengaines
Dont les rimes incertaines
Se prenaient pour du Verlaine
Du Bruant ou du Carpeaux

Le chanteur des rues qui brame
"À votre bon cœur, messieurs-dames!"
Paris sera toujours Paname
Et tout ça n’ vaut pas l’amour

Lorsque les télés s’allument
Pauvre fantôme des brumes
S’en revient, succès posthume
Nous hanter au fond des cours

Et allez donc, envoie la ritournelle
De la chanson gnangnan et chauvine et vieux jeu
Réveille un peu le piano à bretelles
À chaque fois qu’on l’entend, on a les larmes aux yeux

Paris, c’est plusieurs villages
Et chacun a son visage
Le Seizième a son langage
Et la Bastoche a le sien

On y cause en argomuche
Et Pantin se dit Pantruche
Ménilmontant Ménilmuche
Et le temps n’y change rien

Moi, j’aime bien la place des Fêtes
Et les choses étaient bien faites
Pas loin du tabac-buvette
Y a l’église et la mairie

Moi, je rigole quand je pense
À ceux qui partent en vacances
En Bretagne ou en Provence
Rien ne vaut l’air de Paris

Et allez donc, envoie la ritournelle
De la chanson gnangnan et chauvine et vieux jeu
Réveille un peu le piano à bretelles
On s’ croirait au printemps et l’ ciel est toujours bleu

On sait bien de par le monde
Que Paris c’est une blonde
Et les visiteurs abondent
Il en vient de tous pays

La tour Eiffel les étonne
L’ musée Grévin les passionne
Et la Seine enfin leur donne
L’attrait de ses quais fleuris

Dans la lumière irisée
Ils s’en vont, l’âme grisée
Le long des Champs-Élysées
Et comprennent que Paris

Restera quoi qu’il advienne
La capitale souveraine
La seule, l’unique et la reine
Par le cœur et par l’esprit

Et allez donc, envoie la ritournelle
De la chanson gnangnan et chauvine et vieux jeu
Réveille un peu le piano à bretelles
Dans le genre exaltant, on n’ pourrait pas faire mieux

**Paris ma rose**

Henri Gougaud

[*https://www.youtube.com/watch?v=PDQF2mmRgTk*](https://www.youtube.com/watch?v=PDQF2mmRgTk)

Où est passée Paris ma rose
Paris sur Seine la bouclée ?
Sont partis emportant la clé
Les nonchalants du long des quais
Paris ma rose

Où sont-ils passés Villon et ses filles ?
Où est-il passé Jenin l'Avenu ?
Et le chemin vert, qu'est-il devenu
Lui qui serpentait près de la Bastille ?

Où est passée Paris la grise
Paris sur brume, la mouillée ?
L'est partie Paris l'oubliée
Partie sur la pointe des pieds
Paris la grise

Le vent d'aujourd'hui, le vent des deux rives
Ne s'arrête plus au marché aux fleurs
Il s'en est allé, le joyeux farceur
Emportant les cris des filles naïves

[Où sont-ils passés ceux qui fraternisent
Avec les murailles et les graffitis ?
Ces soleils de craie, où sont-ils partis
Qui faisaient l'amour aux murs des églises ?]

Où est passée Paris la rouge ?
La Commune des sans-souliers ?
S'est perdue vers Aubervilliers
Ou vers Nanterre l'embourbée
Paris la rouge

Où est-il passé Clément des Cerises ?
Est-elle fermée la longue douleur
Du temps où les gars avaient si grand cœur
Qu'on n'voyait que lui aux trous des chemises ?

Où est passée Paris que j'aime ?
Paris que j'aime et qui n'est plus.

**Pierre C –**

*Non chanté (plus de voix)*

**Vesoul**

Jacques Brel

[*https://www.youtube.com/watch?v=9nWUHdk7LI8*](https://www.youtube.com/watch?v=9nWUHdk7LI8)

T’as voulu voir Vierzon
Et on a vu Vierzon
T’as voulu voir Vesoul
Et on a vu Vesoul
T’as voulu voir Honfleur
Et on a vu Honfleur
T’as voulu voir Hambourg
Et on a vu Hambourg
J’ai voulu voir Anvers
On a revu Hambourg
J’ai voulu voir ta sœur
Et on a vu ta mère,
Comme toujours

T’as plus aimé Vierzon
On a quitté Vierzon
T’as plus aimé Vesoul
On a quitté Vesoul
T’as plus aimé Honfleur
On a quitté Honfleur
T’as plus aimé Hambourg
On a quitté Hambourg
T’as voulu voir Anvers
On a vu qu’ ses faubourgs
T’as plus aimé ta mère
On a quitté ta sœur,
Comme toujours

Mais je te le dis
Je n’irai pas plus loin
Mais je te préviens
J’irai pas à Paris
D’ailleurs, j’ai horreur
De tous les flonflons
De la valse musette
Et de l’accordéon

T’as voulu voir Paris
Et on a vu Paris
T’as voulu voir Dutronc
Et on a vu Dutronc
J’ai voulu voir ta sœur
J’ai vu l’ Mont Valérien
T’as voulu voir Hortense
Elle était dans l’ Cantal
Je voulais voir Byzance
Et on a vu Pigalle
A la gare St-Lazare
J’ai vu les fleurs du mal,
Par hasard

T’as plus aimé Paris
On a quitté Paris
T’as plus aimé Dutronc
On a quitté Dutronc
Maintenant j’ confonds ta sœur
Et le Mont Valérien
De c’ que je sais d’Hortense
J’irai plus dans l’ Cantal
Et tant pis pour Byzance
Puisque que j’ai vu Pigalle
Et la gare St-Lazare
C’est cher et ça fait mal,
Au hasard

Mais je te le redis
Chauffe Marcel, chauffe!
Je n’irai pas plus loin
Mais je te préviens
Zaï, zaï, zaï!
Le voyage est fini
D’ailleurs, j’ai horreur
De tous les flonflons
De la valse musette
Et de l’accordéon
Chauffe!

T’as voulu voir Vierzon
Et on a vu Vierzon
T’as voulu voir Vesoul
Et on a vu Vesoul
T’as voulu voir Honfleur
Et on a vu Honfleur
T’as voulu voir Hambourg
Et on a vu Hambourg
J’ai voulu voir Anvers
On a revu Hambourg
J’ai voulu voir ta sœur
Et on a vu ta mère,
Comme toujours

T’as plus aimé Vierzon
On a quitté Vierzon
Chauffe, chauffe, chauffe !
T’as plus aimé Vesoul
On a quitté Vesoul
T’as plus aimé Honfleur
On a quitté Honfleur
T’as plus aimé Hambourg
On a quitté Hambourg
T’as voulu voir Anvers
On a vu qu’ ses faubourgs
T’as plus aimé ta mère
On a quitté ta sœur,
Comme toujours
Chauffez les gars!

Mais je te le re redis
Je n’irai pas plus loin
Mais je te préviens
J’irai pas à Paris
D’ailleurs, j’ai horreur
De tous les flonflons
De la valse musette
Et de l’accordéon

T’as voulu voir Paris
Et on a vu Paris
T’as voulu voir Dutronc
Et on a vu Dutronc
J’ai voulu voir ta sœur
J’ai vu l’ Mont Valérien
T’as voulu voir Hortense
Elle était dans l’ Cantal
Je voulais voir Byzance
Et on a vu Pigalle
A la gare St-Lazare
J’ai vu les fleurs du mal,
Par hasard

**Paname**

*Léo Ferré*

[*https://www.youtube.com/watch?v=1wBCIqH51Pc*](https://www.youtube.com/watch?v=1wBCIqH51Pc)

Paname
On t’a chanté sur tous les tons
Y a plein d’parol’s dans tes chansons
Qui parlent de qui de quoi d’quoi donc
Paname
Moi c’est tes yeux moi c’est ta peau
Que je veux baiser comme il faut
Comm’ savent baiser les gigolos

Paname
Rang’ tes marlous rang’ tes bistrots
Rang’ tes pépées rang’ tes ballots
Rang’ tes poulets rang’ tes autos
Paname
Et viens m’aimer comme autrefois
La nuit surtout quand toi et moi
On marchait vers on n’savait quoi

Paname
Y a des noms d’rues que l’on oublie
C’est dans ces rues qu’après minuit
Tu m’faisais voir ton p’tit Paris
Paname
Quand tu chialais dans tes klaxons
Perdue là-bas parmi les homm’s
Tu v’nais vers moi comme un’ vraie môm’

Paname
Ce soir j’ai envie de danser
De danser avec tes pavés
Que l’monde regarde avec ses pieds
Paname
T’es belle’ tu sais sous tes lampions
Des fois quand tu pars en saison
Dans les bras d’un accordéon

Paname
Quand tu t’habilles avec du bleu
Ça fais sortir les amoureux
Qui disent "à Paris tous les deux"
Paname
Quand tu t’habilles avec du gris
Les couturiers n’ont qu’un souci
C’est d’fout’ en gris tout’s les souris

Paname
Quand tu t’ennuies tu fais les quais
Tu fais la Seine et les noyés
Ça fait prend’ l’air et ça distrait
Paname
C’est fou c’que tu peux fair’ causer
Mais les gens savent pas qui tu es
Ils vivent chez toi mais t’voient jamais

Paname
L’soleil a mis son pyjama
Toi tu t’allumes et dans tes bas
Y a m’sieur Haussmann qui t’fait du plat
Paname
Monte avec moi combien veux-tu
Y a deux mille ans qu’t’es dans la rue
Des fois que j’te r’fasse un’ vertu

Paname
Si tu souriais j’aurais ton charme
Si tu pleurais j’aurais tes larmes
Si on t’frappait j’prendrais les armes
Paname
Tu n’es pas pour moi qu’un frisson
Qu’une idée qu’un’ fille à chansons
Et c’est pour ça que j’crie ton nom
Paname, Paname, Paname, Paname...